

# glanée



5 L'AMOUR A LA HUSSARDE, CHANSON DU TROUBADOUR EN MONTAN. L'établissement du texte et la traduction de la chanson *Eu veing vas vos* du troubadour En Montan (A. Krispin, *V.D.* 26 (1981) : 49-51) me suggèrent quelques remarques d'ordre philologique et chronologique qui serviront en même temps de justification à la lecture et à la transposition que je vais ensuite proposer.

1 - Lecture. Vers 3 : plutôt que «asassonada» je préférerais «asadolada» qui signifie bien «rassasiée» ; vers 6 : «tramejan» me semble inexplicable, c'est pourquoi je postule «tremolan» qui a le même nombre de lettres et qui convient au contexte ; vers 8 : *majer* au lieu de «maier» ; vers 9 : *majer*, pareillement, au lieu de «mazr» ; vers 10 : couper *tala randonada* au lieu de «tal arandonada» ; vers 13 : l'addition d'une syllabe est nécessaire, mais je préfère répéter *leu* ; vers 14 : lire *jaires*, du verbe *jazer*, au lieu de «zaies» ; vers 21 : le «us», aussi bien que le «vos» du second manuscrit me semblent rompre le rythme régulier à quatre temps forts et je pense qu'il s'agit d'un ajout inutile du copiste ; vers 23 : «seam» n'est pas une forme attestée et je la remplace par *estam*, du verbe *estar* ; vers 24 : comme au vers 21, le «l» coupe la bonne cadence.

## 2 - Traduction.

a) vers 14 : «zaies»/«tombiez». Ayant lu *jaires*, je traduis «vous resterez couchée».

b) vers 16 : *van* n'est pas pris ici au sens de «vanterie» (<VANUS «vain») mais d'«élan» (<VANNUS «plume d'envol des oiseaux»). Ce mot que nos félibres et occitanistes contemporains écrivent sans raison «vam» est resté bien vivant en Languedoc dans l'expression *ai pas de ban* «je n'ai pas d'énergie, d'entrain, de ressort». C'est à mon avis le même mot que l'on retrouve dans une autre expression, *douna lou ban a lai fedcs*, usitée dans l'Aveyron : cela signifie «ouvrir la porte de la bergerie d'où s'élancent avec impétuosité les brebis qui ont faim», littéralement «leur donner l'envol».

A ce propos il faut remarquer que *repenada* (vers 19), au sens de «ruade, riposte» (E. Levy), est sémantiquement apparenté à *van* puisque le mot tire son origine de *penat* «garni de plumes, pourvu d'ailes» : une *repenada* serait donc étymologiquement «un coup d'aile en retour».

3 - Chronologie. Le poème est attribué à «la seconde moitié du XIIIe siècle». Toutefois l'examen philologique du texte permet de conclure à une date plus haute. La répétition - cinq fois - du pronom personnel *eu*, à l'exclusion de la forme diphtonguée *ieu* qui n'apparaît dans les chartes originales qu'à l'extrême fin du XIIIe siècle, indique formellement que le texte primitif - qui de toute manière est antérieur aux deux copies du chansonnier - a été écrit au XIIIe siècle.

Je voudrais enfin présenter ma lecture du texte - avec les rectifications qu'autorisent de simples copies et qu'interdiraient, bien entendu, des manuscrits originaux - ainsi qu'un essai de transposition rythmée et rimée, quand ce ne serait que pour mieux ouvrir aux anthologies une chanson gaillarde qui mérite d'être ainsi rendue plus accessible à un plus grand public.

I    Eu veing vas vos seigner faoda levada  
      C ausit ai dir c avetz nom En Montan  
      Car anc de fotre non fui asadolada  
      Et ai tengut dos anz us capellan  
      E sos clergues e tota sa masnada  
      Et ai gros cul espes e tremolan  
      E majer con d un outra femna nada       7

II    Et eu vas vos dompn ab braga baissada  
      Ab majer viet de nuill aizen d Espan  
      E fotrai vos de tala randonada  
      Que los linzols storzeres l endeman  
      E pos diretz c ops i es la bugada  
      Ni mais no m leu ni leu mei coillons grans  
      Si tan no us fot que vos jaires pasmada   14

III   Pois tan m aves de fotre menazada  
      Saber volria seigner vostre van  
      Car eu ai gen la mia port armada  
      Per ben soffrir los cops delz coillons grans  
      Apres començarai tal repenada  
      Que no us poiretz tener als crins denan  
      Anz de darier sera ops far tornada       21

IV    Sapchatz midons que tot aizo m agrada  
      Sol que estem ensems a l endeman  
      Mon viet dara en vostra port armada  
      Adoncs conoisseretz s eu sui truan  
      Qu eu vos farai lanzar per la culada  
      Tals peitz que son de corn vos semblaran  
      Er ab tal son fairetz aital balada.       28

I    Je viens vers vous, Seigneur, la jupe retroussée,  
      Car je sais notre nom, mon cher sire Montant.

Le foutre n'a jamais pu me rassasier,  
Pendant plus de deux ans j'ai traité galamment  
Un curé et ses clercs, l'entière maisonnée.  
J'ai un gros cul épais, toujours en mouvement,  
Et onques con plus grand à nulle fut donné.

II Je viens vers vous, Madame, culotte abaissée,  
Mon vit qu'un étalon n'eut jamais aussi grand  
Vous inondera toute en sa lubricité.  
Les draps, le lendemain, de foutre dégouttants,  
Vous feront dire alors qu'il faudrait les laver.  
Mais je ne partirai, toutes couilles au vent,  
Que lorsque sur le lit vous resterez pâmée.

III Puisque de votre vit vous m'avez menacée  
Je voudrais bien, Seigneur, éprouver vos élans  
Car moi j'ai joliment renforcé mon entrée  
Pour mieux souffrir d'abord les coups de l'assaillant  
Puis me mettrai alors à vous contre-attaquer  
En vain à mes cheveux de tous côtés vous cramponnant  
Vous devrez à la fin la place abandonner.

IV Sachez que ce combat, Madame, fort m'agrée  
Pourvu que nous puissions rester ici céans  
Mon vit dans votre porte finira par entrer  
Et vous apprécierez mes accomplissements.  
Alors de votre cul on ouïra sonner  
Des pets qui sembleront musique d'olifant  
Pour mieux accompagner nos chansons à danser.

André SOUTOU

6 A PROPOS DE L'EXPRESSION *crup en cami* que J.-Cl. Dinguirard a fort bien traduite «matou dans l'âtre» (*V.D.* 26 (1981) : 28-32, avec figure) je voudrais noter à la suite de ses observations sur l'origine française du mot *folpidor* et de l'aire géographique restreinte du mot *crup*, que le mot *cami* lui-même ne signifie «cheminée» que dans un territoire réduit et qu'il est inconnu dans ce sens précis - si l'on excepte le mot apparenté *caminad* «presbytère», c'est-à-dire «maison pourvue d'une pièce chauffée, autre que la cuisine» - partout où le mot *crup* est employé et où *cami* signifie seulement «chemin» : d'où mon erreur de traduction «matou en maraude». Cette erreur a toutefois l'intérêt de mettre en valeur le fait que la langue des troubadours voyageurs n'est pas en règle générale localement enracinée ainsi que j'avais essayé déjà de l'établir en examinant certains toponymes cités par le troubadour pourtant authentiquement gévaudanais Bertran de Marseille, en particulier *Soussitch* (< SUBSIDIUM) que les syndicats d'initiatives lozériens nomment (le Pas de ) *Soucy* et que notre troubadour avait déformé en *Soussic*, alors qu'il aurait fallu écrire *Soussig*. Le troubadour gascon Marcabru qui n'écrivait pas spécialement pour son ethnie natale, n'avait donc aucun scrupule à inclure dans son vocabulaire gascon des mots français ou languedo-

ciens.

Pour finir je ne saurais pas féliciter celui que j'ai connu sur les bancs de l'école alors que, petit grimaud qui n'avait pas encore vu la Mère Denis à la télévision, il s'escrimait sous ma férule à transposer en français correct la langue de Goethe. Je me devais donc de lui décerner ici publiquement un pédagogique satisfecit.

7 LES DERNIERS REFUGES DES OURS ROUERGATS ET LANGUEDOCIENS. Dans l'étude de M. J.-P. Chambon, *V.D.* 24, page 53, l'A. note que «les seuls NL rouergats dérivés d'*ursus*» semblent concentrés dans une seule et même région située au nord-ouest de Rodez et il se demande (n° 42) s'il y a là «le dernier refuge des ours rouergats». Je voudrais simplement signaler que les ours se retrouvent aussi dans le canton de St-Sernin sur Rance, notamment dans la commune de Plaisance, où le nom actuel du hameau de *Camboussières* était au XIII<sup>e</sup> siècle *Comba Orseira* (ACLP 89), ainsi qu'aux environs du château de *Montoursier* (cne de Veyreau) sur le bord du Causse Noir, au-dessus des Gorges de la Jonte. Sans parler de mon village ancestral de La Bastide-Pradines où il y avait au XVI<sup>e</sup> siècle un lieu dit *Rossairolle* (s) (Registre de Reconnaissances de 1578, rédigé en français, ADHGM n° 2324, folios 133 v° et 155 : *Canudel sive las Bysseyres ou Rossairolles ... Rossairolle sive le Lac*) devenu plus tard *La Rousseyrolle* (Cadastré de 1813, section B, numéros 29-30) avec adjonction erronée d'un article : ce toponyme présentait au XVI<sup>e</sup> siècle la même forme que le nom actuel de la commune tarnaise de *Roussayrolles*, située près des grands bois de la Grésigne et appelée en 1193 *Orsairollas* (DNLF de Dauzat-Rostaing).

J'ajouterai que l'aire des ours médiévaux s'étendait encore plus loin vers le sud-est, au delà des limites du Rouergue, puisque dans la commune du Bosc (département de l'Hérault, arrondissement de Lodève) le hameau de St-Martin était nommé au XVIII<sup>e</sup> siècle *St-Martin d'Urceyrolles* (ADHérault, registre E - Supplément, 336). Peut-être même faut-il rattacher à cette famille de toponymes le nom du hameau de *Roussières* (commune de Viols en Laval, Hérault), qui est situé non loin du village protohistorique de Cambous, à 25 km à peine de Montpellier.

#### A. SOUTOU

8 SALMON MACRIN ET RUTILUS. On lit, dans *La Poésie néo-latine et la Renaissance des lettres antiques en France (1500-1549)* (Paris, 1928), p. 137 : «Les poésies de Macrin sont imprégnées de l'épicurisme d'Horace [...]». Dans un passage, il s'adresse à son ami *Rutilius* en ces termes :

Iam niue hiberna iuga summa canent

[...]

Tu foco cessas tamen o Rutili

Larga confertim cumulare ligna

N'est-ce pas à *Rutilius Namatianus* auquel fait allusion Macrin ?

Puis-je dire que j'ai souvent attiré l'attention sur les écrivains latins des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles dont je trouve l'influence sur les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle ? (Cf. mon article, «De la Renaissance littéraire, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, à la Re -

naissance», *Annali dell'Istituto Universitario Orientale*, Sez. Rom., XIII, 2 (1971), 157-174). Mais on ne lit pas le nom de Rutilius Namatianus dans l'index analytique de l'*Histoire de la Pléiade* (Paris, 1940), IV, 219-303. Dans l'édition des *Essais* de Montaigne, par M. Rat (Paris, 1962), II, 741, je trouve seulement, (dans l'index) une référence à Rutilius Lupus, Publius.

Il me semble que, d'une façon générale, on n'a pas tenu un assez grand compte des écrivains latins, Ausone, Claudien, Rutilius (I.D. Mc Farlane (BHR, 21 (1959), 55-84 et 311-349 ; 22 (1960), 73-89) ne mentionne pas Rutilius) qui avaient communiqué la culture grecque, transmise aux Romains et ensuite à la Pléiade. Puis-je ajouter que le livre de MURARASU, évidemment utile, demanderait à être vérifié et complété.

Marcel FRANCON

9 LES DATES DE LA CHRONIQUE D'UZÈS. - La *Chronique d'Uzès* fait remonter à l'an 755 la prise de Nîmes par Guillaume, et J. Bédier souligne combien cette date est fautive, et même grossièrement invraisemblable (*Légendes épiques*, I, pp. 165 s.), puisque le seul moment où les Sarrasins pourraient s'être emparés de Nîmes est l'année 793.

La *Chronique d'Uzès* est donc décalée de trente-huit ans par rapport à la vraisemblance historique : et c'est là un nombre si connu en chronologie, qu'on imagine mal qu'il puisse être fortuit. Il correspond en effet à la différence qui existe entre l'ère d'Espagne et l'ère chrétienne - dans l'autre sens, il est vrai, puisque celle-là avance de trente-huit ans sur celle-ci. Il faut donc supposer que le rédacteur de la *Chronique d'Uzès*, trouvant dans sa source mention de la prise de Nîmes en 793, en retrancha 38 ans parce qu'il crut à une datation espagnole : et pourquoi pas, influencé par la résidence que le Guillaume de l'épopée fait habituellement à Barcelone !

La *Chronique d'Uzès* fait par ailleurs mourir Guillaume en 779, au lieu de l'an 821 que donnent les historiens. La même rectification par 38 nous amènerait jusqu'en 817 : une erreur de cinq ans dans le calcul des équivalences auquel dut procéder le rédacteur ne nous semble pas exorbitante ; elle serait même si conforme à la réalité des siècles peu amis des chiffres qu'on se laisserait volontiers aller à voir dans cette erreur la preuve de l'authenticité du calcul que nous avons supposé, si la solution n'était plus simple encore : «Anno Domini DCCLXXIX obiit Guillermus monachus, qui antea fuerat comes» demande tout bonnement à être rectifié en «Anno DCCLXXIV».

J.-C. DINGUIRARD